

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Entre parenthèses

Louise Cotnoir



Numéro 144, hiver 2020

Dépression : nouvelles du fond du baril

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotnoir, L. (2020). Entre parenthèses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 10–12.

# Entre parenthèses

Louise Cotnoir

IL SE RÉVEILLE avec une boule au creux du ventre. Il mange trop et mal, il le sait. Vite, il lui faut un café. Puis, il se dit qu'il devrait sortir. Mais il est si irritable après toutes ces nuits agitées qu'à un simple « comment ça va ? » il serait bien capable de répondre : « Je vais mal ! » Juste pour voir la tête de l'imbécile qui se serait adressé à lui.

Il y a d'autres matins pleins de précipices, des jours où il n'est pas là. Les semaines partent sous ses yeux fermés. L'immobilité de cette hibernation mélancolique parmi le poids des choses lui fait éprouver un mal-être qui l'inquiète.

Les fins de semaine, quand tout le monde met ses énergies à ne rien faire, il redoute d'appartenir encore au genre humain.

Il ne répond plus au téléphone ni aux messages électroniques. Il s'oblige au minimum nécessaire à sa survie. Il se fait livrer de quoi manger et boire.



Une nuit sans sommeil, il s'étouffe. Derrière sa fenêtre, il n'y a personne pour lui rappeler de respirer. Le cœur s'arrête. Il voudrait quitter son appartement, s'en aller. « Mourir ? » Il se dit qu'il lui faut sortir au plus tôt de cet état de confusion comateuse.

Depuis quelques jours, son cerveau ne connaît plus de répit, ne ressent aucun relâchement de ses nerfs. Il se surprend en train de s'écouter respirer. Des dissonances dans tout son corps. Ce souffle entre les côtes et le cœur, il le sait prêt à être coupé.

Malgré son manque d'énergie, il se dirige vers son bureau, son enclave, son refuge. Tenter de reprendre pied.

Mais ce court déplacement ne change rien. C'est là. Derrière les yeux. Cette fatigue, cet ébranlement sans nom. Sa

10 tête prise par des idées bêtes, les mots même l'étouffent.

On dirait qu'il ne sait plus écrire que sur les morts. Ceux d'avant et ceux à venir. *Mon livre des morts*. Comme si des visages exigeaient leur texte, comme si leur présence de fantômes éblouissants éclairait ses nuits de cauchemars.

« Vieillir, c'est parler à l'imparfait. » Cette pensée l'achève.



Sa solitude prolongée l'amène à éprouver, de façon de plus en plus vive, sa mise hors circuit, son détachement.

Il est toujours dans le déni concernant sa très sérieuse déprime. Le seul ami qu'il consent à voir lui rappelle que c'est sans doute normal, compte tenu des événements fâcheux, affligeants, voire cruels qu'il a dû supporter ces dernières années.

L'ami n'a pas parlé de dépression. Le mot seul aurait pu heurter.

Ces signes de détresse, de mal de vivre, chacun préfère les camoufler. Parfois, on appelle cela de la pudeur. Le vieil ami aurait voulu désamorcer le malaise. Mais il ne sait pas comment.



Il se dirige vers la cuisine. Au passage, il tombe sur son reflet dans le miroir au mur du corridor. Qui est donc ce gros homme aux épaules tombantes, au visage légèrement ridé, qui lève son verre d'une main tremblotante ? Quelle personne est-il devenu ? Comme si son désarroi avait pris possession de son corps. Perdu.

Cette envie permanente de se tenir à distance de lui-même, du monde. Il se regarde sombrer un peu plus chaque jour. Il ignore comment mettre un terme à cette dérive.

« Parfois, se dit-il, on en meurt. »

L'expression l'a choqué.



Cette nuit, un verre à la main, il contemple la forme larvaire du minuscule jardin devant le *bow-window* de son salon. Il y a là la beauté d'un jardin japonais, un simulacre de *fuzei*.

Il se demande avec lassitude comment son existence a pu lentement se vider de projets, de désirs, devenir sans âme.

Dans l'étalement des heures, les yeux rougis par le manque de sommeil, il souffle sur la vitre pour se rappeler à lui-même.

Avec son index droit, il dessine sur la buée.

« C'est juste une mise entre parenthèses », se dit-il, avant de se mettre à pleurer.